# Feuilles Démocratiques

VOLUME I — NUMÉRO 1 sept 1945

## La Peur

Conférence prononcée par M. JEAN-CHARLES HARVEY, le 9 mai 1945, dans la salle du High School de la rue Université, sous les auspices de l'Institut Démocratique Canadien.

## MISCELLANEA :



## NOTRE PUBLICATION

Sous le titre de FEUILLES DEMOCRATIQUES, nous nous proposons de publier occasionnellement et à tous les mois si possible des discours, des conférences, des articles, reproductions d'articles et extraits de livres tendant à promouvoir des idées de saine démocratie dans notre province. Nous nous efforcerons de choisir des pages que les Canadiens de langue française, acquis à une conception large des problèmes actuels, aimeront à lire à tête reposée, et peut-être à conserver dans leurs dossiers pour référence.

Nous ferons aussi, sous des rubriques spéciales, la synthèse de l'activité des diverses associations qui ont foi dans le rayonnement des principes mêmes dont se réclament les institutions libres de notre civilisation moderne.

Grâce à nos FEUILLES DEMOCRATIQUES, ceux qui s'intéressent, comme nous, à la dissémination dans le peuple d'idées saines et progressives, pourront, sans débours onéreux, faire tenir à leurs amis et connaissances une documentation qui leur sera assurément utile.

L'abonnement n'est que de UN DOLLAR ($1.00), les douze numéros, avec livraison par la poste sans frais supplémentaires. Au numéro, 10 cents; par 10 exemplaires, 75 cents le colis, plus les frais de port.

Abonnez-vous et faites inscrire vos amis sur nos listes de lecteurs réguliers.

Le Directeur,

Maurice d'Hont.

Adresse: FEUILLES DEMOCRATIQUES,
Bureau 604, édifice Keefer,
1440 ouest, rue Sainte-Catherine,
MONTREAL, 25, Canada.

Aussi en vente dans toutes les bonnes librairies et les principaux dépôts de journaux.

# AVANT-PROPOS

*Romancier, essayiste, conférencier et journaliste, M. Jean-Charles Harvey est surtout connu pour la franchise de son expression et le courage de ses opinions, dans la lutte qu'il poursuit, depuis des années, pour la libération morale et intellectuelle de ses compatriotes de langue française.*

*Son hebdomadaire,* le Jour, *qu'il a fondé en septembre 1937 et qu'il dirige depuis avec talent et succès, est remarquable non seulement par sa haute qualité littéraire, mais aussi par la liberté et la hardiesse des idées. C'est le seul organe de langue française où l'on puisse dire ouvertement ce que des milliers de Canadiens pensent en silence. C'est pourquoi ce journal est une nécessité nationale.*

*Dans la conférence que l'on va lire, M. Harvey traite de la peur. Il y démontre à l'évidence que la masse des Laurentiens est dominée par la crainte de la puissance cléricale et qu'une telle crainte peut être une cause de stérilité morale, intellectuelle et nationale. On chercherait vraiment, dans ce texte, la moindre attaque contre la religion et la morale. Ce n'est qu'un plaidoyer courageux contre l'abus de pouvoir, de privilèges et d'influence.*

*Près de 1,500 personnes, appartenant à l'élite montréalaise, ont accueilli le conférencier avec un vif enthousiasme. Presque chaque phrase de la dernière partie de son discours fut applaudie. A la fin, ce fut une ovation. Il était impossible de n'y pas voir un signe des temps, à savoir qu'un très grand nombre de Canadiens de langue française désirent depuis longtemps entendre ces vérités nécessaires.*

*On observera qu'un tel langage, il y a quelques années, aurait valu à son auteur des vexations telles qu'on lui aurait rendu la vie impossible en Laurentie. Celle-ci a donc fait un pas vers l'émancipation. Les esprits libéraux se sentent désormais appuyés par une force imposante ils ne reculeront pas en si bonne voie.*

*On retiendra longtemps ces paroles, qui ont saisi d'émotion l'auditoire entier: "Il ne faut pas que, sur cette terre d'Amérique, citadelle de toutes les libertés, centre du monde démocratique, ce soient les descendants de la France qui aient le plus lourd fardeau de peur et le moins de libertés; il ne faut pas qu'il soit dit, sur cette terre libre, qu'il suffit de parler français pour tomber dans la servitude. Au milieu d'un océan de 145,000,000 d'hommes et de femmes de langue anglaise, le français n'a de chances de survivre que s'il devient synonyme d'audace, de culture, de civilisation et de liberté."*

# PRÉSENTATION

**L'hon. sénateur T.-D. Bouchard, président de l'Institut Démocratique Canadien, présenta le conférencier en ces termes:**

Mesdames, Messieurs,

J'éprouve un vif plaisir à vous présenter ce soir un homme aussi estimable par sa vigueur intellectuelle que par son courage; un journaliste de haute et large culture dont le panache est toujours à l'avant-garde des forces démocratiques et dont la plume ardente attaque sans relâche les préjugés, l'étroitesse d'esprit et le fanatisme sous quelque forme qu'ils se présentent.

Canadien averti et vigilant, conscient des carences dont souffre notre peuple, monsieur Harvey ne cesse de proclamer avec une franchise et une vaillance peu communes les réformes qui s'imposent, particulièrement dans le domaine de l'enseignement.

Né à La Malbaie, en novembre 1891, monsieur Harvey a commencé ses études classiques au Séminaire de Chicoutimi pour les terminer chez les Jésuites de Montréal où il a obtenu son degré de Bachelier ès Arts. A part une intermission de cinq ans, dont deux ans dans l'industrie et trois ans aux Statistiques Provinciales, monsieur Harvey fait du journalisme depuis 1916, alors qu'il débutait à *La Patrie* pour ensuite passer à *La Presse*. A partir de 1921, il remplissait différentes fonctions au *Soleil* de Québec pour en devenir le rédacteur en chef en 1927, poste qu'il occupa pendant sept ans.

Après son stage au gouvernement provincial, M. Harvey se lançait dans cette aventure séduisante et périlleuse qu'est la fondation d'un journal, surtout d'une feuille de combat, et 1937 voyait naître son oeuvre capitale: *Le Jour*, certainement un des journaux les mieux rédigés du Canada français et dont on est heureux de voir l'influence s'étendre constamment. D'ailleurs, il est reconnu comme étant le journal français le plus cité en Amérique. Voué dès le début à l'unité canadienne, au bilinguisme, à la saine démocratie, à toutes les idées larges et généreuses, ce brillant hebdomadaire doit surtout son succès à la langue d'une pureté parfaite, d'une expression nette, précise et puissante que son rédacteur en chef met au service de la vérité et du patriotisme.

Littérateur autant que journaliste, monsieur Harvey est à la fois artiste et combattant. Sans contredit, un styliste de grande envergure et un des rares écrivains authentiques de sa génération au Canada français, il est l'auteur de nombreux romans, essais et nouvelles. Mentionnons en passant "Les Grenouilles demandent un Roi", "Art et Combat", "Jeunesse", et surtout, "Les Demi-Civilisés" qui souleva, on s'en rappelle, plus qu'un simple intérêt au moment de sa parution en 1934 et fut plus tard publié en anglais sous le titre "Sackcloth for Banner".

Partisan de l'entente cordiale,—même au Canada où il désire comme nous un accord plus intime de la province de Québec avec les autres divisions territoriales de notre fédération—esprit progressiste et par conséquent souvent qualifié mal à tort d'avancé et de dangereux, monsieur Harvey continue son chemin tout droit sans souci des critiques et des ennemis qu'on ne peut éviter quand on lutte pour la vérité. Nous lui devons aussi une gratitude profonde pour les efforts qu'il ne marchande jamais dans le but d'encourager et soutenir tous ceux qui, comme lui, tracent la voie par leurs écrits vigoureux et leur exemple de fortitude.

Mesdames et Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter monsieur Jean-Charles Harvey.

# La Peur

**Conférence prononcée par M. Jean-Charles Harvey, le 9 mai 1945, dans la salle du High School de la rue Université, sous les auspices de l'Institut Démocratique Canadien.**

---

Mesdames et Messieurs,

Ce n'est pas un plaidoyer contre la peur que vous allez entendre. Il y a des peurs salutaires. Quand on enseigne au petit enfant à ne pas se laisser rouler dans l'escalier, parce que ça fait mal à la tête, à ne pas se jeter devant un camion, parce que cette voiture est plus dure que son crâne, à ne pas s'aventurer trop loin dans la rivière ou le lac, parce que l'immersion empêche de respirer, à ne pas jouer avec le feu, parce que la maison peut y passer avec ses habitants, eh! bien tout ça, c'est l'enseignement de la peur qui est alors la prudence élémentaire. Tous les parents la pratiquent, sauf ceux d'entre eux qui désirent confier au hasard des accidents le soin de les débarrasser d'une trop nombreuse progéniture, cas plutôt rare chez nous.

La peur s'enseigne aussi par la loi des conséquences. Le petit bonhomme de trois ou quatre ans qui se brûle les doigts en frottant une allumette prise à la dérobée craindra toute sa vie la douleur d'une brûlure et, plus tard, le tableau terrible de l'enfer suffira à le maintenir dans le droit chemin; quiconque aura connu la sensation que produit, dans tout l'être, une porte fermée sur un doigt égaré au mauvais endroit, évitera désormais de laisser traîner sa main dans la même fente; quand on a connu l'effet cuisant de quelques piqûres d'abeilles, on fait naturellement un détour chaque fois qu'on se trouve dans le voisinage d'un rucher. La loi des conséquences n'est en somme qu'un des nombreux aspects de l'expérience, que l'on appelle l'école des imbéciles. Je crois bien qu'à ce point de vue, nous sommes tous plus ou moins des imbéciles, car tous nous avons peur de quelqu'un ou de quelque chose.

☆ ☆ ☆

Quant à moi, j'avoue que les plus grandes terreurs de ma vie m'ont été inspirées par un insecte. Pour avoir insulté un moucheron, nous apprend Lafontaine, un lion faillit mourir sous l'aiguillon de cet insaisissable ennemi. Comme je ne suis pas un lion, je ne me sens nullement humilié de confesser que le bourdon jaune a failli plus d'une fois me causer des accidents mortels. Un jour chaud d'été, voyageant en automobile dans la campagne au nord de la vieille capitale, je dus stopper en face d'une maison de ferme pour demander un renseignement. Je m'acheminais tout droit vers cette maison, à quelque cent pieds du chemin, quand un énorme chien policier fonça vers moi, mine hostile et crocs en bataille. J'eus d'abord un mouvement d'arrêt, oh très léger, mais comme on me regardait et que je n'ai jamais tant redouté que la réputation d'avoir peur des chiens, je continuai sans broncher, apparemment calme et impavide. La bête me laissa passer puis me suivit sur les talons jusqu'à la porte. J'avais vaincu la peur, par orgueil sans doute, et quand je revins vers ma voiture je pensais, avec un petit chatouillement de vanité qu'on avait dû me trouver bien brave. Mais attendez. Nous étions en juillet. L'air était peuplé de senteurs de miel et de bruits d'ailes. Des insectes venaient s'écraser sur mon pare-brise, alors que je faisais du 40 à l'heure. Tout à coup, un bourdon jaune, énorme, entre par une fenêtre, fait deux tours à l'intérieur, se frappe d'une vitre à l'autre, se colle aux chapeaux, aux cheveux, aux épaules des voyageurs, vient me parler à l'oreille, nous affole tous. Alors j'eus peur. Je ne m'occupais plus du volant, ne savais plus ce que je faisais. L'auto zigzaguait sur la route comme un homme ivre. Trois ou quatre fois, elle alla d'un fossé à l'autre, échappant comme par miracle à la promenade en plein champ ou à l'accrochage du poteau de téléphone. Enfin, on stoppe, on ouvre les portes toutes grandes, et l'insecte s'envole: "Comme il sonna la charge, il sonna la victoire." Etrange mystère, de la peur! j'avais bravé un chien qui pouvait me dévorer; j'avais failli me tuer avec toute ma famille par la terreur que m'inspirait un insecte. Singulière contradiction, direz-vous. Non pas. Dites plus tôt que je n'ai jamais été mordu par un chien, alors que j'ai été bel et bien piqué par un bourdon jaune. Cela remonte très loin. J'avais sept ans. Je me promenais dans un chemin de campagne, en compagnie de gamins de mon âge. Tout le long de la chaussée, il y avait des marguerites et des chardons. Sur les fleurs bleues des chardons, il y avait des bourdons, en langage populaire, des taons. Avec une mine de fier-à-bras qu'affectent parfois les enfants, je saisissais ces insectes les uns après les autres et les écrasais entre le pouce et l'index. "Vous voyez, leur disais-je c'est pas si dangereux que ça. Essayez, pour voir." Pas un n'osait. A la fin, j'avisai un bourdon très gros, si gros que la fleur en ployait. "Regardez-moi faire", dis-je. Et j'y allai, bravement. Cette fois, je fus piqué. Je jetai un cri et courus à toutes jambes vers la maison, suivi des éclats de rire de mes petits camarades. Jamais dans la suite je n'oubliai la leçon.

Depuis ce temps-là, chaque fois que je me trouve en présence d'un bourdon jaune, je prends la fuite.

☆ ☆ ☆

Je crois que la peur, et son contraire, la bravoure, se cultivent dans l'enfance. Il se peut que l'abus des histoires de revenants, l'épouvantail du Bonhomme Sept-Heures pour faire coucher les petits, l'obéissance imposée à coups de gifles ou de trique, les vives descriptions du feu éternel et les constantes promesses de châtiments corporels en ce monde et dans l'autre aient pour effet de créer, chez les tout jeunes, une psychose de peur qui les suit partout dans la vie. Un peuple qui mettrait à la base de l'éducation le vieux proverbe: "La crainte est le commencement de la sagesse", serait impropre au risque, à l'aventure, à la promenade vers l'inconnu: ce peuple-là fuirait devant son ombre.

Il y eut une époque, pas très lointaine, où l'on croyait ferme, dans nos campagnes, que les morts pouvaient revenir sur la terre, soit pour tirer vengeance d'un ancien ennemi, soit pour amener quelqu'un au repentir de ses fautes, surtout pour demander la libération du purgatoire par quelques grand'messes. Que de terrifiantes histoires de revenants n'avons-nous pas entendues dans notre enfance ! Par bonheur, ma mère, qui avait beaucoup de bon sens, n'en croyait rien et son scepticisme déteignait sur son fils. Je décidai un soir de m'accoutumer au voisinage des morts. J'avais dix ans. Comme je passais près de la petite église de Saint-Irénée en Charlevoix, église flanquée, comme tant d'autres, de son cimetière, je m'arrêtai à regarder, de loin, les modestes épitaphes de pierre, de marbre ou de bois qu'argentaient les rayons de la lune. Puis je m'approchai doucement, prudemment, en repassant dans ma mémoire ces histoires que j'avais entendues sur les décédés qui reviennent, la nuit, remplir d'effroi les vivants: voix lugubres de damnés surgissant de terre pour maudire le complice de leur crime; lamentations d'une âme du purgatoire implorant la prière des parents et des amis; fantômes blancs, traversant, silencieux et solennels, l'ombre d'une maison endormie; avertissements macabres, menaces, mystérieux pressentiments soufflés à l'oreille du pécheur endurci. Alors j'eus l'étrange curiosité, le désir, d'avoir peur pour de bon, de braver la peur, d'appeler de tous mes voeux l'apparition réelle d'un de ces fantômes qui, souvent avaient hanté mes nuits. Et j'entrai résolument sur la terre des disparus. Je traversai, d'abord hésitant, le regard tendu, l'oreille attentive au moindre bruit, ce champ couvert de stèles et d'inscriptions macabres. A mesure que j'avançais, je hâtais le pas, puis de plus en plus vite, jusqu'à ce que je me retrouvai essoufflé, à la petite barrière qui fermait l'entrée du cimetière. J'avais eu peur, mais je me rendis compte que rien ne m'était arrivé, rien: pas de voix, pas de fantômes, pas d'avertissements, pas de boules de feu sur les tombes. C'est à partir de ce moment-là que je perdis la foi aux revenants. Et c'est peut-être pour cette raison que j'ai passé ma vie à prendre des risques.

☆ ☆ ☆

Avec l'expérience, on apprend qu'il est des êtres et des choses qu'il faut craindre et d'autres qu'il faut braver. Une fois qu'on est parvenu à l'âge adulte et qu'on est débarrassé des terreurs qui troublèrent son enfance, il faut savoir encore que la vie est un combat, que chaque homme est un combattant et que ses succès ou ses échecs dépendent en très grande partie de l'audace et de la hardiesse qu'il saura déployer dans la lutte incessante contre une multitude de forces concurrentes et rivales ou contre les puissances d'asservissement et de domination. La vie est un combat !

Toutes les grandes existences se sont faites dans la lutte, lutte de l'esprit, lutte de l'épée, lutte des passions, lutte de la chair et du sang. Toutes les aventures qui comptent dans l'humanité, toutes les conquêtes de la matière, de la science ou de l'art sont le fruit de décisions qui comportaient des risques. Partout, l'homme s'est trouvé coincé entre la peur, qui le retenait au bord de l'inconnu, ou l'audace, qui lui conseillait de jouer pile ou face, avec ses biens et son bonheur pour enjeu suprême. C'est ce qui explique que les grandes existences soient si peu nombreuses, car la masse obéit bien plus à son instinct de conservation et de sécurité qu'à la mystérieuse attraction vers l'espace infini où l'on trouvait parfois la mort, mais où, plus souvent, on atteint à la grandeur et à la création.

L'instinct de conservation est commun à tous les vivants, depuis le ver de terre jusqu'à Bernard Shaw, depuis Mickey Mouse jusqu'à Pinnochio. Sans lui aucune espèce, aucun individu, ne pourrait durer. Mais lorsque cet instinct de conservation est cultivé, entretenu, hypertrophié au point de se transformer en superstition de la peur, il est temps de réagir contre lui avec toute sa raison et toute son énergie, car il met en danger le progrès et la liberté de l'homme.



Il existe, dans le monde, des puissances établies, des classes, des castes privilégiées qui tiennent pour leurs pires ennemis ce progrès et cette liberté. Elles cherchent à tenir bien en place, immobiles, inchangées, toutes les choses qui les ont faites et qui les supportent. Elles font en sorte que le plus grand nombre des hommes qui leur sont soumis et sur qui elles s'appuient en les écrasant, refusent le combat de la vie et qu'ils ne bougent pas. Car, vous savez, quand on s'appuie sur quelque chose, il ne faut pas que ça bouge, autrement on f... le camp par terre. Mettant à profit une psychologie vieille comme le monde, celle de toutes les tyrannies qui ont paru au cours des siècles, ces castes exacerbent l'instinct de la conservation par l'appareil du châtiment temporel ou éternel et peuvent ensuite régner en maîtres.

Parmi les manifestations les plus typiques de cette politique de terreur, au cours de l'histoire, on citera volontiers le crucifiement de Jésus sur le Golgotha, les chrétiens livrés aux lions par les empereurs romains, ou bien les hérétiques livrés au bûcher par l'inquisiteur Torquémada. Dans l'époque contemporaine, les Etats totalitaires nous offrent des exemples plus horribles. Un système politique qui se maintient par des assassinats en masse, comme les purges et la guerre biologique, veut avant tout frapper l'imagination des peuples asservis: crois ou meurs ! On se souvient que l'étonnante carrière dictatoriale de Mussolini a commencé par le meurtre et la prison; on se souvient surtout de ce jour de juin 1934, alors que Hitler, Goering et Himmler, les nouveaux maîtres de l'Allemagne arrêtèrent tous ceux de leurs anciens amis qu'ils redoutaient, tous ceux des citoyens dont ils n'étaient pas sûrs, et les massacrèrent froidement. Toute l'Allemagne eut peur. Ensuite, la Gestapo fut la loi suprême. Il ne restait plus à Goebbels et à Rosenberg qu'à employer, pour corrompre la nation, la deuxième arme favorite de tous les tyrans: la propagande, faite sous le nom d'éducation, et le mensonge, sous le nom de doctrine et de mystique. C'est la vieille méthode, qui a si bien réussi depuis les temps les plus reculés de l'histoire. Il n'y a pas de doute que les Pharaons, deux mille ans avant l'ère chrétienne, connaissaient et pratiquaient ce truc qui leur permit de régner très longtemps. La peur et le mensonge sont les deux principaux piliers de l'absolutisme temporel ou... soi-disant éternel.

Plusieurs années avant la présente guerre, les chefs du fascisme essayèrent sur les nations démocratiques, la politique de peur et de chantage, qui avait si bien réussi chez eux. Mussolini cherchait à impressionner M. Chamberlain, de parapluvieuse mémoire, en se faisant photographier sautant, ventre gonflé, sur un faisceau de baïonnettes. De son côté, Hitler hurlait dans tous les micros que ses troupes d'élite, ses avions et ses blindés étriperaient quiconque résisterait à la sainte Allemagne. Et cela a réussi, un temps, puisque cela lui a donné l'Autriche, puis Munich ou plutôt la Tchécoslovaquie, puis, enfin, le massacre de toute l'Europe. La peur a engendré dans le monde, les *appeasers*, c'est-à-dire, ceux qui donnèrent l'Ethiopie à l'Italie, la Mandchourie au Japon, l'Espagne aux franquistes, la Tchécoslovaquie à Hitler et l'Europe à la destruction.

☆ ☆ ☆

Maintenant, quittons l'Europe et approchons-nous du fleuve Saint-Laurent. Si nous en croyons l'histoire telle qu'on nous l'enseigne dans nos écoles de Fierté Nationale (on a chaque année une semaine de ce nom-[illegible]), les Laurentiens sont un peuple de Héros. La première strophe d'*O Canada* nous montre Baptiste le front ceint de brillants exploits. La croix d'une main et une épée de l'autre, ce pays, dont l'histoire est une épopée, protège virilement nos foyers et nos droits. Chose certaine, nos pères étaient de magnifiques aventuriers et de rudes soldats.

Dans le petit village où je fus élevé, nous avions pour voisine une bonne vieille fille, légèrement moustachue, qui chantait, une ou deux fois le jour, une chanson populaire avec ces mots:

*Ah ! Ah ! Ah ! les filles du Canada*
*Ell'z'ont du poil aux pattes comme de vieux soldats.*

Ce chant nous amusait beaucoup. Plus tard, je compris le sens figuré du refrain qui nous avait fait rire autrefois, et, comme j'étais encore un chaud nationaliste, je me convainquis que les Laurentiens n'avaient peur de rien et cherchaient d'instinct tous les beaux risques. "Avoir du poil aux pattes", c'est ça. En fait, les Canadiens de langue française ont un grand courage physique. Il faut aller à la campagne, chez nos colons, pour s'en rendre compte. A plus de 80 milles d'ici, dans mes chères montagnes, j'ai pour voisins une famille de colons, l'homme, la femme et quatre enfants qui vivent dans une cabane en "bois rond" de vingt pieds carrés et qui tirent leur subsistance d'une terre rocheuse, sablonneuse, ingrate. Ce que ces gens abattent de travail en une saison, est incroyable. Il y a le bois de chauffage, il y a les labours, il y a les semailles, il y a les courses après le troupeau égaré dans la forêt, il y a les voyages au village, il y a les clôtures défoncées, il y a l'inondation, il y a la sécheresse, il y a les foins et les récoltes, et il y a mille et une corvées qui sont la tâche de l'homme. Et pour la femme, il y a les enfants, il y a les repas, il y a les vaches, il y a l'eau à la fontaine—souvent asséchée au cours de l'été,—il y a le petit malade, il y a le blanchissage, le reprisage, les moustiques et tout... J'ai vu cette femme-là atteler le cheval pour chercher l'eau au tonneau dans un lac, et même l'automne dernier réparer elle-même, avec son gars de dix ans, des pagées de clôture. Tout ce monde-là a le sourire et la chanson aux lèvres. C'est ce que j'appelle le courage physique. Cette race de Maria Chapdelaine est innombrable. C'est dommage que cette qualité précieuse, qui tôt ou tard fera des nôtres un grand peuple, ne soit pas toujours traduite, dans notre bourgoisie, par le courage moral et intellectuel. Si je ne regarde que l'élite de chez nous, je dois dire que nous sommes un peuple dominé par la peur. La peur de quoi ? De qui ? Je vois sur vos visages un doute, une sorte d'ironie dans vos yeux. Vous pensez: lui non plus n'osera pas nous dire de qui nous avons peur. Ne soyez pas trop impatients: ça viendra.

Or, chez nous, ce ne sont pas les gouvernements précisément qui nous effraient le plus. Ils ne sont pas la puissance même. M. King à Ottawa, et M. Duplessis, à Québec, se font conter pouille assez souvent et dans tous les milieux, sans que, pour cela, les censeurs et accusateurs du pouvoir ne se réveillent le lendemain en prison ou ne se balancent à la lanterne. Et, Dieu merci, nous n'aurons pas peur de l'Etat aussi longtemps qu'un

très grand nombre de personnes, disons la majorité, pourra vivre en dehors des moyens fournis par l'Etat.

Les puissances d'argent, les trusts, les combines, les cartels, les monopoles passent, de l'avis des hommes de la gauche, pour les pires tyrans; mais à la réflexion, on s'aperçoit qu'ils nous laissent libres. Ils ne sont pas la puissance suprême. Les plus virulentes attaques ont été portées chez nous comme ailleurs, contre les dirigeants du commerce et de l'industrie, contre les détenteurs de cette arme importante qu'on appelle le capital. Tous les accusateurs sont en liberté. Nombre d'entre eux sont plus prospères, vivants et agressifs que jamais, et l'argent qu'ils ont pour livrer bataille leur vient des capitalistes qui les emploient sans idée de revanche. De ce côté-là donc, les Canadiens ne sont pas muselés par la peur.

En fait, si l'on prend l'ensemble des tribuns politiques, des journaux, des publicistes, et des particuliers, on peut dire que les Canadiens de langue française n'ont pas tous peur du gouvernement, ni des puissances économiques, ni des bourgeois, grands ou petits, ni de leurs chefs temporels, ni même des Anglais, ni de l'Empire britannique. Il les ont tous critiqués, et cela, par moments, avec une liberté telle que l'on se serait cru dans le paradis du libéralisme. Notez bien, quand on a formulé ces critiques, on n'a pas pris de grandes précautions oratoires: on a donné les noms, les précisions, on a été droit au but. On n'avait pas peur.

Alors je reviens à la question. De quoi avons-nous peur ? Eh bien, nous avons peur de la puissance suprême, de la puissance à laquelle vous pensez tous en ce moment et que personne d'entre vous n'ose nommer. Dans tous les pays où il existe une autorité arbitraire et absolue, on ne nomme jamais cette autorité que pour la louer. Dans le blâme, elle demeure innommable. Il faut des présomptueux insensés, comme mon ami Damien Bouchard... ou comme votre humble serviteur, pour se mettre la tête, volontairement, sous le couperet de la guillotine. La seule puissance qui, dans cette partie du Canada, fait trembler tout le monde, c'est la puissance cléricale. Dans Québec, elle est incontestablement la puissance suprême. Pesez bien les mots: ce n'est pas la religion précisément, pas même l'Eglise, devant laquelle il faut s'incliner, non, je dis puissance cléricale. Ne vous hâtez pas de me traiter d'anticlérical. Nos concitoyens les plus éclairés souhaitent la venue du jour où l'éducation plus large et plus raisonnée permettra à la majorité de faire la distinction entre cléricalisme et religion, entre l'Eglise et un clergé nationaliste, entre une activité purement morale et une activité sociale, entre un apostolat pur et désintéressé et un zèle inspiré pour des fins politiques, entre l'autorité sipirituelle et la domination économique. Autant j'ai de respect pour l'Evangile et les disciples agissants et sincères du Christ, pour ces milliers de pasteurs qui distribuent la charité, le pardon, l'espoir d'un monde meilleur, autant je redoute l'excès de privilèges et d'influence qu'exercent à leurs fins personnelles ou de caste des hommes oublieux de cette parole de Jésus, la veille de sa mort: "Mon royaume n'est pas de ce monde." Pour dire ces vérités, on nous accuse d'anticléricalisme. Nous ne sommes pourtant que des laïques traqués qui défendent leur liberté et leur peau. Du moment que l'on admet les dogmes contenus dans les dix commandements de Dieu et l'Evangile, que l'on recommande la morale universelle, indiquée dans l'énumération des sept péchés capitaux et que l'on proclame la religion comme le grand idéal humain, il devrait être non seulement permis, mais recommandable et louable, de discuter avec franchise un problème qui intéresse au plus vif chacun des trois millions de Canadiens de langue française vivant en cette province. Or, ces trois millions d'hommes sont dominés par la peur. Savez-vous pourquoi ? Dans tout ce que je vais vous dire, vous chercheriez vainement une attaque contre la religion, le dogme, la morale et même le clergé en tant que représentant de l'idéal divin sur la terre. Tous les mots ont été pesés et je suis tranquille là-dessus.

☆ ☆ ☆

Le phénomène de la puissance excessive se produit chez tous les peuples et dans toutes les sociétés où existe une caste jouissant de tous les privilèges, exerçant tous les droits et existant non pas en marge de la loi, mais au-dessus de la loi commune. La présence d'une telle caste est à la base même de tous les fascismes du monde. Qeuls que soient les services rendus, dans le passé, par une telle classe, il ne faut à aucun prix que le sentiment de reconnaissance conduise à la perte de nos libertés les plus précieuses. Ce serait une dette vraiment trop lourde à payer. Vivre dans la peur, c'est vivre sans liberté. Ce ne sont pas ceux qui exercent ces pouvoirs que je blâme. A leur place, nous n'aurions pas agi autrement qu'eux. Je crois que l'histoire n'offre pas d'exemples de de classes privilégiées qui se soient dépouillées d'elles-mêmes et volontairement. Les plus condamnables sont ceux d'entre nous qui nourrissent une peur superstitieuse et qui, par cette peur même, fortifient sans cesse les positions déjà trop fortes de la classe.

Permettez-moi de préciser: Quand un gouvernement adopte des lois imparfaites, parfois absurdes, dans le seul but de plaire à la puissance cléricale, il n'est pas libre: il a peur.

Quand ce même gouvernement recule devant l'adoption de certaines mesures essentielles au progrès, parce qu'il importe de ne pas déplaire au *power behind the throne*, il n'est pas libre; il a peur;

Quand nos 90 députés n'ont jamais le courage de se lever, en assemblée législative, pour réclamer des réformes contraires à l'opinion cléricale, parce qu'ils mettraient leur siège en péril, ils ne sont pas libres: ils ont peur;

Quand un médecin, un avocat, un notaire, un industriel, un marchand ou tout autre dont les moyens de

vie dépendent de la population catholique et française, ne diront jamais publiquement leur pensée, ne montreront jamais au grand jour leur esprit libéral, ils ne sont pas libres: ils ont peur;

Quand les quelque quarante à cinquante mille Canadiens de langue française qui pensent exactement comme nous sur les problèmes essentiels, sur la liberté de pensée, de conscience, de foi et de parole, se croient obligés de se cacher comme des taupes, de se soumettre servilement à un tas de pratiques qui leur répugnent, afin de ne pas être menacés dans leur situation et leurs biens, tous ces gens-là ne sont pas libres: ils ont peur.

Il n'y a pas que des lâches parmi tous ces gens: il y a des braves, il y a des durs, il y a des lutteurs. Certains d'entre eux ont, dans la vie publique, fait de belles et rudes batailles; d'autres, à l'occasion, feraient face à des régiments entiers. Il faut donc qu'il y ait, au-dessus de tous, une force terrifiante, dont les coups peuvent être impitoyables.

Ce n'est nullement attenter à la religion et à la morale que de dire: cette grande force, on la trouve à la fois éparse et ramassée à tous les degrés de notre vie politique, sociale, économique et individuelle. Elle se tient à la porte de toutes les écoles, les hautes et les petites, et, à l'entrée, elle y marque de son sceau tous les débutants de la vie; elle se tient sur chaque siège d'instituteur et d'institutrice; elle tient la clef de chaque université et de chaque faculté universitaire, où elle impose sa loi; seule et sans concurrence, elle distribue à la jeunesse l'idée, la pensée, la conception de la patrie et sa philosophie de la vie; seule encore, elle revendique le droit d'être présente, sans aucune idée de neutralité, à toute association, à tout groupe, à tout mouvement composé de Canadiens parlant français; seule elle forme le coeur et l'âme d'au moins quatre-vingt-dix pour cent de toutes les sociétés de chez nous, société qu'elle a généralement organisées elle-même; elle influence presque tout le corps médical, par la possession ou le contrôle de la plupart des hôpitaux; elle dirige par voie directe ou indirecte la majorité des clientèles, soit professionnelles, soit commerciales, soit éducatives, et, par là, elle tient à sa merci quiconque, chez nous, fait affaire avec le public; elle est l'invisible bâillon de presque toute la presse d'expression française, parce que d'effectives campagnes de désabonnements suivraient invariablement toute expression écrite d'opinions qui la heurteraient de front; elle s'est emparée d'une partie de la jeunesse ouvrière en l'enfermant dans des cadres, de même qu'elle a encadré les travailleurs adultes par ses syndicats; elle tient en respect des directeurs de banques que nous connaissons, à cause des affaires considérables d'argent qu'elle transige par leur intermédiaire; dans l'ensemble, elle a acquis, sur tout le territoire, qui est immense, tant de biens, meubles et immeubles, qu'elle possède sans conteste une richesse matérielle supérieure à n'importe quel monopole de l'Amérique du Nord. Elle échappe à l'impôt du sang et à l'impôt d'argent; elle n'est pas soumise, dans la pratique, à la loi des tribunaux; par son droit de taxer, elle constitue un Etat dans l'Etat.

☆ ☆ ☆

Et c'est pour cette raison—cela n'a rien à voir avec la religion elle-même ni la morale—que la province de Québec est dominée par la peur; c'est pour cette raison, par conséquent, que tant de nos libertés sont étouffées. Quand les gens se croient menacés de la perte d'une situation, d'un emploi ou d'une clientèle, ou sont sous le coup d'un boycottage systématique ou d'une campagne générale de dénigrement chaque fois que leurs vues ne sont pas agréées en haut lieu, eh bien, on comprend qu'il soit difficile de résister à l'instinct de conservation.

☆ ☆ ☆

Mais il ne faut à aucun prix que tous les citoyens se résignent de façon définitive à un état de choses qui constitue un danger pour la personne humaine et qui, dans l'avenir et de plus en plus, peut être une cause de stérilité morale, intellectuelle et nationale. Il existe, das notre province, des milliers de personnes qui pensent exactement comme nous et qui, dans le secret de leur coeur, nous applaudissent, nous envient et nous aiment. Sera-t-il dit que nous ne trouverons pas, dans cette foule, une centaine de justes décidés à vaincre la peur et à remplir leur devoir de libération ?

Depuis des siècles, il est de tradition, dans toutes les sociétés humaines, que des groupes se forment, dans un but de défense, contre toute puissance qui devient exorbitante et est, par le fait, une menace à la liberté et au progrès. Par le jeu mystérieux de l'équilibre des forces, il arrive que l'autorité, excellente en soi, voire nécessaire, finit par s'éteindre par ses excès mêmes. C'est la loi de la vie. Mais quand les principaux intéressés n'ont ni la vigueur, ni le courage ni la vision voulus pour travailler au rétablissement de cet équilibre, l'oppression dure beaucoup plus longtemps et, à la fin, les victimes ne se comptent plus.

Je vois une question dans vos yeux ? "Que voulez-vous que nous fassions ?" me demandez-vous. Je vous demande simplement de savoir prendre des risques et de vous tenir debout. Quand vous possédez une vérité et que vous croyez que cette vérité doit être dite, vous n'avez pas le droit de la remplacer par un mensonge intéressé. Quand vous voyez qu'un principe sacré a été violé, qu'un homme est dégommé de ses fonctions pour avoir légitimement usé de sa liberté de parole, votre devoir est de protester hautement et en masse. Quand un pauvre diable est chassé d'un poste important pour avoir prononcé des propos dits hérétiques ou écrits un mauvais roman, c'est encore votre devoir de vous porter à sa défense; quand le gouvernement et les laïques sont éliminés de toute autorité ou initiative en matière d'éducation, vous devez réclamer inlassablement la part qui revient à l'Etat, pouvoir premier, et à vous-même en tant que citoyen, contribuable et père de famille. Il

ne faut pas que, sur cette terre d'Amérique, citadelle de toutes les libertés, centre du monde démocratique, ce soient les descendants de la France qui aient le plus lourd fardeau de peur et le moins de libertés; il ne faut pas qu'il soit dit, sur cette terre libre, qu'il suffit de parler français pour tomber dans la servitude. Au milieu d'un océan de 145 millions d'hommes et de femmes de langue anglaise, le français n'a de chances de survivre que s'il devient le synonyme d'audace, de culture, de civilisation et de liberté.

☆ ☆ ☆

L'audace, contraire de la peur, pousse aux risques peuplés de dangers, à l'aventure vers l'inconnu, à la création; la culture ne s'acquiert vraiment que dans un milieu où l'on peut nourrir son esprit à toutes les sources fécondes; la civilisation ne se perfectionne que chez les hommes assez courageux pour secouer un joug, assez bons pour pratiquer la loi: "Aimez-vous les uns les autres"; la liberté ne s'accommode pas d'une discipline qui a pour devise: "Chez d'autres, on vous apprend comment penser; chez nous, on fait mieux: on vous apprend quoi penser". On vous dicte quoi dire. Et je ne vous parle pas du domaine matériel, commerce, industrie, finance, où la loi de la peur est un obstacle, et où l'habitude du risque est la condition même du succès.

Vous me demandez encore de préciser. Je vous réponds: sachez vous organiser, vous unir, si peu nombreux soyez-vous, afin que vous aussi vous puissiez présenter un front uni. Comment voulez-vous marcher, si vous cédez encore à la peur. Et quel conseil vous donnerai-je si vous préférez vous réfugier dans la peur ? Choisissez-vous un chef et allez de l'avant. Vous serez alors surpris du nombre de ceux qui suivront le chef et la troupe.

☆ ☆ ☆

On commémorait ces jours-ci, l'anniversaire de la mort de LaFontaine. Le fabuliste fut, je crois, avec Molière, l'homme le plus intelligent de son époque. A ce point de vue, je le mettrais même au-dessus de Corneille, de Racine et peut-être de Bossuet. Or, LaFontaine fit un jour une fable intitulé "Conseil tenu par les rats". Ceux-ci s'assemblèrent pour deviser des moyens de combattre le chat Rodilardus:

*"Dès l'abord, leur doyen, personne fort prudente*
*Opina qu'il fallait, et plus tôt que plus tard,*
*Attacher un grelot au cou de Rodillard;*
*Qu'ainsi quand il irait en guerre,*
*De sa marche avertis ils s'enfuiraient en terre...*
*Chacun fut de l'avis de Monsieur le Doyen...*
*La difficulté fut d'attacher le grelot.*
*L'un dit: "Je n'y vais point, je ne suis point si sot."*
*L'autre: "Je ne saurais". Si bien que sans rien faire on [se quitta..."*

Il se peut qu'en sortant d'ici, personne, absolument personne n'ait l'intention de faire quoi que ce soit pour la libération de trois millions de nos frères. Mais le grelot a été attaché par quelques-uns d'entre nous qui portent encore les cicatrices des morsures reçues. Quant à moi, je suis payé pour le savoir; du moins, j'entends souvent autour de moi, sonner le grelot de ceux qui me cherchent pour me terrifier, me griffer ou m'abattre.

Je vais vous faire une confidence: il y eut un jour, dans ma vie, où je n'avais plus rien à perdre, rien ! Pour la première fois, je me sentis libre et fort. N'ayant plus rien à perdre, je n'avais plus peur enfin !

Le malheur, c'est que la plupart des esprits libérés, en notre province, ne se libèrent vraiment qu'à un âge où ils sont établis, où ils ont des emplois ou une clientèle à conserver et où les responsabilités de la famille se sont ajustées aux exigences de la carrière. Au mouvement libérateur, il manque la jeunesse, et elle manquera quelque temps encore. Au moins 99 et demi pour cent des jeunes appartenant à l'élite, c'est-à-dire aux familles d'une éducation dite supérieure, sont solidement encadrées dans les institutions, enseignements et associations que l'on sait. Depuis la naissance jusqu'à l'âge de 22-25 ans et plus, à de rares exceptions près, ils subissent un envoûtement clérical dont on ne peut avoir une idée en aucun autre pays du monde. Passé vingt-cinq ans, le jeune homme commence généralement à penser par lui-même, reviser les enseignements reçus, entrevoir des horizons neufs, jeter du lest, sortir de sa chrysalide; mais les erreurs et impressions d'enfance ne tombent pas toutes à la fois. Souvent elles ne tombent jamais complètement. Elles ne s'en vont que morceau par morceau, en sorte que les années passent, et ce n'est qu'après la trentaine qu'on devient réaliste et qu'on songe à brûler des idoles. Il est déjà tard, bien tard. Les mouvements nouveaux sont la tâche de la jeunesse. La jeunesse seule, dans l'ensemble, peut fournir assez d'élan, d'enthousiasme, d'illusion et de résintéressement pour collaborer activement et avec éclat au renouveau, c'est-à-dire au rajeunissement d'un peuple. Savez-vous pourquoi ? Au point de vue matériel, la jeunesse n'a généralement rien à perdre. Hélas ! cet élan, cet enthousiasme, ces illusions généreuses, ce désintéressement, chez les jeunes de l'élite, ont été canalisés de telle sorte qu'ils servent des fantômes et contribuent puissamment à maintenir le peuple dans un état de vieillesse, c'est-à-dire, dans les mythes de la superstition et le culte des préjugés raciques. Depuis quelques années, dans Montréal surtout, des maîtres de l'enseignement, fort nombreux, et de faux historiens à la Groulx ont fait un effort inouï pour inspirer à cette jeunesse un fanatisme déprimant et dangereux, la promener sans cesse dans le cimetière de l'histoire et des idées mortes, la tenir dans l'envoûtement d'une puissance d'oppression aussi dominatrice, aussi "totalitaire" au point de vue de l'esprit, que n'importe quel pouvoir fasciste ou nazi. C'est ce qui fait que les idées jeunes, les idées révolutionnaires, les idées de liberté et de progrès sont obligées

de se réfugier parmi les hommes d'âge mur, qui ont peur parce qu'ils ont trop à perdre, et chez les vieillards, qui n'ont plus ni le goût ni la force de lutter.

☆ ☆ ☆

Malgré tout, un certain nombre de jeunes, à cause d'une extraordinaire vigueur de caractère et de leur intelligence vraiment supérieure, échappent à l'étreinte. Je suis le confesseur et le confident de plusieurs d'entre eux. Et parmi les adultes libérés, on ne me fera pas croire qu'il sera toujours impossible de trouver deux à trois cents types restés jeunes et déterminés à résister ouvertement aux privilèges excessifs de la caste. Dans ce champ d'action, donnez-moi trois cents hommes décidés et je vous promets un nouveau Thermopyles !

Je songe aussi à ces milliers de jeunes hommes et jeunes filles qui se sont engagés dans le service actif, en cette terrible guerre, et qui découvrent, au loin les horizons du monde. Quand ils nous reviendront, ils auront parcouru l'Europe, l'Afrique, l'Asie, navigué sur toutes les mers, coudoyé des représentants de toute origine nationale et de toute croyance, connu précocement des expériences qui mûrissent le jugement et orientent la pensée, pris part en un mot au plus grand drame de l'histoire universelle. Pensez-vous que ces jeunes reviendront avec les mêmes fantômes, nourriront les mêmes illusions, professeront les mêmes idées ? Déjà, dans les lettres que nous recevons d'eux, nous voyons percer le mépris pour ceux des nôtres, qui, de l'arrière, s'acharnent en de misérables questions de privilèges, en des batailles de "races", en un sot orgueil de famille alors que le sort de l'humanité se joue au bord d'un fleuve de sang. Ces jeunes-là, de retour en Laurentie, apporteront avec eux des vérités, des lumières, vérités et lumières qui ne seront sûrement pas mises au service de quelques privilégiés dont le principal souci, au cours de la catastrophe universelle, fut d'empêcher plusieurs milliers de jeunes de sortir de la réserve et de prendre contact avec l'humanité. Nos héros auront laissé, sur les champs de bataille, la peur.

J'ai donc le ferme espoir que le jour viendra où l'on aura remplacé le cléricalisme par la *religion.* De grâce, ne dites pas que c'est là un vain espoir. Il m'arrive parfois de rencontrer des amis qui me disent en haussant les épaules: "Le combat est inutile. Nous n'avancerons jamais à rien." Ceux-là n'ont pas lu la Bible. Autrement, ils sauraient qu'il suffit d'une petite pierre détachée du haut d'une montagne pour ébranler le colosse. La Bible nous apprend en effet ceci: Le roi Nabuchodonozor vit en songe, dressée devant lui, une statue immense et splendide. La tête de la statue était d'or fin; la poitrine et les bras, d'argent; le ventre et les hanches, d'airain; les jambes, de fer; les pieds, d'argile. Comme le roi regardait, une pierre se détacha d'une hauteur, roula en accélérant sa vitesse, puis frappa les pieds, qui étaient d'argile, et les brisa... Et la grande statue s'écroula. La tête d'or roula au loin.

Il se peut que dans la Laurentie, pays aux longs hivers, une petite boule de neige roule lentement vers la statue à la tête d'or et aux pieds d'argile. La boule de neige ramasse au passage des cailloux, des pierres, des mottes de terre. Elle devient si lourde qu'elle déracine des arbres. Puis elle entraîne avec elle les luttes du passé, celle de l'Institut Canadien, celle de sir Wilfrid Laurier, elle cueille même en passant la pierre tombale du citoyen Guibord, célèbre par ses déménagements en Terre Sainte, elle s'enrichit de tous les nméros du PAYS et du JOUR, elle est toute proche, la voici qui s'incorpore l'Institut Démocratique et qu'elle va droit, tout droit, comme une montagne en marche, vers le colosse aux pieds d'argile et à la tête d'or. Et savez-vous ce qui arrive ? Savez-vous qu'aujourd'hui, ce n'est pas seulement nous que la peur fait trembler: le colosse lui aussi a peur. A preuve ces remparts d'associations sans nombre dont il s'entoure pour barrer la route à l'avalanche. Toutes ces sociétés cléricales aux noms divers, tous ces cercles cléricaux qui encadrent chaque métier, chaque carrière, chaque travail, ce sont autant de sacs de sable au bord des tranchées profondes qui défendent le colosse. La boule de neige ne recule pas, car la pente l'entraîne avec la force d'un torrent au printemps.

Que si demain, le colosse des influences et des privilèges excessifs était démoli, la peur cessera dans les âmes libres, mais il faudra que des mains pieuses aillent recueillir sur la terre couverte de débris, la tête d'or, dont on ne refera pas un veau d'or, mais que nous mettrons sur le buste d'une nouvelle statue de la liberté: elle représentera, brillante, l'idéal humain et la religion universelle.

Au début de cette guerre, l'un des plus grands hommes d'Etat du monde contemporain, formulait par ces mots nos principaux buts démocratiques:

Liberté de parole, — Liberté de croyance, — Libération du besoin, — Libération de la peur.

J'ai nommé le regretté Franklin-Delano Roosevelt. Une grande âme, un grand coeur, un vaste cerveau. Il mettait la libération de la peur au nombre des quatre libertés. C'est donc qu'il y attachait une importance extrême. Toute sa vie, il avait lutté contre la peur et avait vaincu. Il y a douze ans, il avait fait la déclaration suivante: "La seule chose à craindre c'est d'avoir peur." Le courage dont il a fait preuve jusqu'à la fin démontre qu'il avait été fidèle à son voeu de braver tous les dangers chaque fois que la vérité et l'intérêt public l'exigeaient.

Roosevelt doit nous servir d'inspiration et de guide. Ici, je m'adresse particulièrement à quelques milliers d'élus qui, dans le fond de leur coeur, voudraient libérer leurs compatriotes des entraves du passé pour les orienter vers l'avenir, dans le remous puissant de la civilisation nouvelle qui s'élabore dans le nord de l'Amérique. Je leur dirai ceci:

N'ayez pas peur du risque. La vie qui se sera écoulée, toute unie, dans la laine des molles sécurités et des satisfactions purement végétatives ne vaut pas la peine d'être vécue. Quand vous serez parvenus au sommet de cette vie, la seule que vous connaissiez, vous serez d'autant plus heureux, plus satisfaits de vous mêmes, que vous aurez pris et réussi plus de risques et que, par conséquent, vous aurez semé autour de vous des ferments plus féconds. Si vous êtes bien trempés, en d'autres termes, si vous êtes d'essence divine, vous ne pouvez pas, sans mentir à votre propre nature, sans déjouer votre propre destin, employer toute votre énergie seulement à conserver ce qui existe, à tenter vainement de ressusciter des morts: votre nature, votre destin, c'est de créer. Le désir d'infini qui vous tourmente vous pousse invinciblement vers la terre promise. Vous devez créer. On ne crée jamais sans douleur et sans risque. La peur n'a jamais rien créé. Alors, allez de l'avant. Vous pouvez vous tromper, revenez dans la bonne voie et marchez encore. Et puis, quiconque agit commet des fautes. Il faut se rappeler le mot d'un ancien gouverneur général du Canada: "Mieux vaut se tromper qu'être mort" — *It is better to be wrong than to be dead* — Il faut que, chez vous, la peur de vivre soit remplacée par la joie de vivre !

Mais souvenez-vous de ceci: la joie de vivre ne consiste pas à obéir à des instincts mauvais et à des passions malsaines. Instincts et passions sont des forces de la nature qu'il faut diriger vers le bien, vers l'action belle, utile et bonne. Il y a infiniment plus de joie à faire le bien qu'à faire le mal. Aller contre cette loi, c'est travailler contre la grande loi de l'évolution humaine et c'est, par conséquent, se détruire soi-même. La désolation inouïe qui couvre le monde actuel provient de la violation brutale de tous les principes moraux qui sont la condition essentielle du progrès véritable.

La culture, l'érudition, le raffinement, la science, les arts mêmes ne sont pas la civilisation: ils n'en sont que les accessoires. La civilisation est, par essence, une acquisition morale. On peut être un génie scientifique, littéraire, industriel, et en même temps n'être qu'un sauvage. Mais on ne peut pas être un saint François d'Assise sans être en même temps un grand civilisé. Seul de tous les vivants de la terre, l'homme a évolué dans le sens moral. Seul il a appris que la valeur, le charme, la sécurité et l'idéal de toute société reposent bien moins sur les systèmes économiques et sur les régimes politiques que sur les grandes et nobles vertus de l'homme: l'amour, la pitié, la tolérance, la compréhension mutuelle, l'entr'aide, le respect des droits, du bien-être et de la liberté du prochain; seul il a attaché à la personne humaine un prix infini et seul encore il s'est fait un tel idéal de perfection qu'il ne sera satisfait que le jour où il aura monté si haut, si haut, qu'il se sentira près de la divinité. C'est pour cette raison que j'ai une admiration sans bornes pour ces hommes et ces femmes sincères, qui, après avoir renoncé à tous les biens de ce monde, ne veulent accomplir d'autre mission que d'entraîner les hommes vers la seule richesse incorruptible, celle du coeur et de l'esprit. Telle est l'oeuvre nécessaire, unique, des représentants du Christ et de son évangile, et cette oeuvre-là, il faut la défendre comme le souverain bien de l'humanité.

Cet hommage que je rends à l'esprit de religion, je refuse de le rendre au cléricalisme, qui est le contraire de l'esprit de religion.

Nous sommes, en ce moment même, à la fin d'une guerre où des millions de jeunes hommes, les plus braves, les plus sains, les plus généreux, ont donné leur vie pour garder aux survivants, à chacun de nous, la liberté de penser, de croire, d'agir, de parler. C'est grâce à leur sacrifice que j'ai pu user, ce soir, de la liberté de dire tout haut ce que vous pensez tout bas. En revendiquant cet honneur, j'ai non seulement exercé un droit sacré, mais j'ai accompli un devoir envers des millions de héros et de saints qui viennent de mourir pour nous.

J.-Ch. HARVEY.

☆ ☆ ☆

La salle fait une ovation à l'orateur et les applaudissements ayant cessé, l'honorable M. Bouchard prononce la courte allocution qui suit:

Mesdames et Messieurs:

Vos vigoureux applaudissements, si souvent répétés au cours de la conférence qui vient de se terminer, sont plus éloquents que ne pourrait l'être aucun panégyrique que je pourrais prononcer pour faire savoir à notre orateur de ce soir le plaisir intellectuel qu'il nous a procuré. Le grand nombre et la qualité de ses auditeurs lui avaient fait voir, même avant ses éloquentes paroles, la considération dont il jouit dans la métropole et dans la province chez ceux qui s'intéressent à l'avenir du groupement français de l'Amérique du Nord dont le principal noyau vit sur les bords du St-Laurent. C'est pourquoi je me dispenserai de lui faire des éloges qui seraient superflus et je me contenterai de faire quelques brèves remarques sur le sujet qu'il a traité.

Il y a eu, dans l'histoire de la civilisation, deux grandes peurs qui ont démontré l'inexistence des dangers provoquant généralement les commotions de frayeur qui font trembler les masses pusillanimes.

La première a été celle de l'an mille. Sur la fin du dixième siècle, à l'approche du premier millésime de l'ère chrétienne, les illuminés et les profiteurs de la superstition avaient réussi à convaincre les croyants que la fin du monde devait se produire incessamment: il était certain que les supports du globe terrestre devaient se rompre pour précipiter l'humanité dans le chaos primitif. Mieux valait pour ceux qui possédaient des biens terrestres qui deviendraient inutiles, les abandonner

aux ministres de Dieu en expiation de leurs péchés. Comment ces biens qui devaient s'évaporer seraient plus utiles entre les mains des prédicateurs de la venue prochaine du jugement dernier, c'était là un mystère qu'aucun des intéressés ne devait tenter de s'expliquer sous peine de plonger plus à fond dans la fournaise de la géhenne finale s'annonçant comme imminente. Et les riches et les pauvres renonçaient à leurs biens pour s'assurer la paix éternelle. Mais l'an mille passa; il en fut de même pour l'an mille un; les richesses qui avaient passé, elles, entre les mains des prédicateurs intéressés, ne revinrent pas dans les mains de leurs propriétaires légitimes et la grande peur s'avéra comme une invention des fumistes du temps qui profitèrent de leur propagande pour s'enrichir au détriment des gogos de l'époque.

La seconde grande peur a été celle qui fut soulevée par la propagande fasciste germano-italienne. Cette savante propagande avait réussi à ériger le communisme russe comme un spectre géant qui devait anéantir notre civilisation. Grâce à cet épouvantail fantastique, l'Allemagne a réussi à se procurer en Angleterre, aux Etats-Unis et même en France, les ressources financières et l'appui moral qui lui ont permis de violer non seulement l'esprit mais même la lettre des traités qui avaient autorisé la cessation des hostilités de la première grande guerre, pour passer, dans le secret, du rang de nation réduite à l'impuissance à celui du pays possédant la plus formidable machine de guerre de tous les peuples.

Le résultat de cette grande peur a été la seconde guerre mondiale, la pire des catastrophes qu'a connue l'humanité.

La preuve de la futilité de cette grande peur réside dans le fait que c'est le peuple russe lui-même qui sera le plus puissant facteur de la défaite des ennemis des nations dont les chefs, manquant de clairvoyance, ont cru à l'épouvantail du bolchévisme. Ce sont donc ceux que la peur nous avait montrés comme nos pires ennemis qui nous aideront à terrasser ceux qui nous avaient fait croire à un péril mondial inexistant.

La peur endémique, celle qui envahit l'esprit des grandes masses sous l'influence des groupes intéressés à son existence, est donc futile. Nous en souffrons évidemment dans notre province. Vous avez hautement approuvé Jean-Charles Harvey de vous en avoir parlé par vos applaudissements si nourris et vous avez eu grandement raison. Merci donc à notre excellent ami d'avoir accepté l'invitation de l'Institut Démocratique Canadien.

# Enseignons l'Unité Canadienne

Par l'abbé Arthur MAHEUX

*(Traduction d'un article de "Reconciliation")*

On oppose généralement deux conceptions: se soumettre aux faits et se laisser conduire par les sentiments. L'important, aujourd'hui, c'est de se soumettre aux faits, c'est de se délivrer du joug du sentiment.

Il y a là quelque chose d'étonnant: céder au sentiment, n'est-ce pas là l'apanage des tribus inférieures? Et pourtant c'est bien un *fait* que la majorité des Canadiens ne se soumettent pas aux faits mais se laissent mener par les sentiments. Ne sommes-nous pas un peuple civilisé ? Or, nombreux sont les Canadiens qui se repaissent de préjugés.

Au recensement de 1931 on comptait 667,677 "illettrés", soit les deux-tiers d'un million. En 1941, on comptait 558,046 canadiens qui n'avaient jamais été à l'école. C'est surtout dans ce groupe-là qu'on pourra trouver des gens préjugés, des sentimentaux. Viennent ensuite les "primaires", ceux qui ont bien été à l'école, mais qui savent peu et qui, faute de jugement et effronterie, se considèrent comme instruits et décident de tous problèmes. Là aussi on rencontrera les préjugés et le sentimentalisme.

Chez ceux qui ont passé par le High School, le Collège, l'Université on devrait ne constater aucun préjugé; cependant l'émotion et le préjugé y font aussi des victimes, les jugements tout faits y prévalent; on lit sans discernement les journaux et on absorbe le poison que ces feuilles contiennent.

Voilà le premier fait à constater si nous voulons trouver une base solide à l'Entente nationale. Cherchons d'abord à éliminer l'analphabétisme et l'ignorance. Il existe maintenant dans toutes les province du Canada une loi de fréquentation scolaire obligatoire; on peut en attendre de bons effets. On *peut*, ai-je dit, car en chassant l'analphabétisme on pourrait bien ne former que des "primaires", ce qui n'est guère mieux. L'école élémentaire a plus à faire que d'enseigner la lecture, l'écriture et l'arithmétique; son vrai rôle est de former le jugement, l'art de lire et d'écouter avec intelligence et sens critique. Dans ce domaine l'Ecole des Adultes peut faire beaucoup, surtout si nous voulons accélérer la marche de la nation dans la voie de l'Entente.

Que faudrait-il enseigner aux jeunes et aux adultes en matière d'Entente nationale?

1. Enseigner à tous les Canadiens que le Canada dans son ensemble est une réelle entité, une glorieuse réalité, un cher objet à chérir; leur dire que leur coeur doit être assez grand pour contenir l'amour et de leur famille, et de leur village, et de leur région, et de leur province, et, par dessus tout cela, du Canada entier.